



SPICQ, Ceslas, o.p., *Notes de lexicographie néotestamentaire*

Paul-Émile Langevin

Volume 36, numéro 1, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705778ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705778ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1980). Compte rendu de [SPICQ, Ceslas, o.p., *Notes de lexicographie néotestamentaire*]. *Laval théologique et philosophique*, 36(1), 100-101. <https://doi.org/10.7202/705778ar>

tantes et introduit le thème d'une mission éducative de l'humanité.

Parfois cependant, la lecture semble plus laborieuse; le plan, très précis, semble haché; la parfaite rigueur de l'exposé commence à gêner; certains textes semblent peut-être superflus; (on peut s'interroger par exemple sur la portée d'un témoignage isolé, de la sœur de Nietzsche en 1912, sur l'intérêt que celui-ci portait à la musique jouée au piano par son père, à l'âge de un an! (p. 221)). Ces difficultés sont sans doute à rapprocher de la méthode généalogique elle-même, telle que l'auteur la met en pratique; ni philosophique, ni biographique (et pourtant l'un et l'autre), on en vient à s'interroger sur le statut de ce cheminement descriptif à six voies — par exemple sur l'absence des instruments que fournissent la psychanalyse ou l'histoire, et surtout sur le désir, maintes fois réitéré, de l'auteur de n'être qu'un « révélateur » de ce qui est déjà là (suivant son analogie avec la chimie photographique), sans aucun ajout ni modification. Il me semble que le lecteur ne peut qu'être quelque peu sceptique devant la tentative de donner à cette recherche généalogique un caractère de pure neutralité méthodologique.

Toutefois, dans sa conclusion, Charles Murin révèle avec force sa vision profonde du problème-Nietzsche et dévoile ainsi en partie le sens explicatif de sa démarche: «... la seule façon de saisir la réalité historique de cette vie et de son œuvre exige l'utilisation constante de la synergie des six dimensions mentionnées corrélativement à une vision englobante ou synthétique de la totalité du réel » (p. 277), et la raison des difficultés d'interprétation a été la confusion ou la fusion de ces deux éléments — généalogique et synthétique. La clé de l'interprétation réside ainsi dans ce qui est aussi le problème central de l'entreprise de Nietzsche — celui de la diversité du devenir: pénétrer sa totalisation et son unité, saisir l'énigme du devenir, mais sans en cela le réduire, le figer et faire qu'il cesse justement d'être devenir; c'est tout le problème de Nietzsche et, pour Charles Murin, celui de ses interprètes. Conclusion fort belle, qui met bien en valeur le chemin généalogique parcouru, et surtout, conclusion prometteuse pour le Tome II. Charles Murin déclare faire sauter le cadenas de l'énigme-Nietzsche; pour s'en assurer, il faut attendre son prochain ouvrage sans oublier les ambitieuses promesses que celui-ci doit tenir — pour mon compte, ce sera avec impatience. Mais jusque-là, il me semble que ce premier volume intéressera surtout les

nietzschéologues et nietzschéophiles par l'approche originale qu'il ajoute aux nombreuses recherches nietzschéennes en cours aujourd'hui.

Philip KNEÉ

Ceslas SPICQ, O.P., **Notes de lexicographie néotestamentaire**, Coll. Orbis Biblicus et Orientalis, 22/1, 22/2. Fribourg, Suisse, Éditions Universitaires; Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978, 2 vol., 980 pages.

Le P. Spicq est bien connu dans le monde de l'exégèse et de la théologie biblique depuis près de cinquante ans. Cette carrière déjà longue et féconde est jalonnée par maints commentaires de livres du Nouveau Testament: les épîtres pastorales, les épîtres aux Corinthiens, l'épître aux Hébreux, les épîtres de Pierre y passent tour à tour. Dans tous ces commentaires, de même que dans de remarquables études de théologie biblique, — touchant, par exemple, l'espérance, la théologie morale, la théologie de l'*agapè* ou la spiritualité sacerdotale, — l'A. demeure toujours respectueux du texte grec du N.T. Il garde ce texte présent à l'esprit du lecteur; il en presse les mots, en dégage les nuances et les évocations de tous ordres avec un soin exemplaire.

Tous ces travaux riches d'observations ou d'excursus lexicographiques préparaient bien l'ouvrage que l'A. présente aujourd'hui aux biblistes. L'A. s'est attaché à recueillir dans ses œuvres les études de vocables employés dans le N.T. Les études qu'il a retenues dans cette cueillette, il les a réécrites, clarifiées et précisées avec soin. Si bien qu'il livre maintenant un ouvrage nouveau. Des lecteurs regretteront que l'A. n'indique pas les endroits où, dans ses œuvres, il avait déjà traité le mot qu'il étudie de nouveau. Mais nous ne croyons pas que ces renvois à des « essais » antérieurs souvent limités et imparfaits par rapport aux présents exposés, étaient vraiment nécessaires.

L'A. ne traite pas de tous les vocables utilisés dans le N.T. Il aurait alors fait double emploi avec d'excellents dictionnaires de la langue du N.T., tels ceux de W. Bauer, F. Zorell, J.H. Moulton et G. Melligan, entre beaucoup d'autres. L'A. paraît avoir retenu les vocables qui présentaient des difficultés particulières, ou sur lesquels il croyait pouvoir apporter des éléments nouveaux que les dictionnaires du N.T. n'avaient pas fournis avant lui. La mise en ordre alphabétique des mots

étudiés permet au lecteur de repérer aisément les mots que l'A. a choisi de traiter.

Dès la préface de l'ouvrage, l'A. décrit l'*intention théologique* qui présida à ses études : « Non seulement nous n'étudions qu'un choix restreint de mots, mais *notre intention est théologique*. Ce qui nous intéresse, ce ne sont pas les orthographes nouvelles, les idiotismes, la phonétique ou les déclinaisons, mais la sémantique et le sens religieux et moral de la langue du Nouveau Testament » (pages 7-8). Une telle intention théologique donne aux notes lexicographiques de l'A. une couleur originale. Qu'il suffise de mentionner l'étude de deux vocables pour montrer comment l'A. est fidèle à donner une telle orientation à son ouvrage. En étudiant le mot *apax*, qui revêt une telle importance dans l'épître aux Hébreux, l'A. illustre ces sens que prend le mot : *une seule fois, unique, définitif* (une réalité devenant non réitérable ou définitive, parce qu'elle a parfaitement atteint le but visé ; cf. la mort du Christ, en *Hébreux* 9,26). L'A. ajoute : *apax* désigne une réalité *unique* en ce sens qu'elle est *complète*. La mort du Christ, par exemple, est un sacrifice qui inclut tous ses effets, « telle la source qui contient virtuellement tout le fleuve » (page 113) : un tel sacrifice ne peut qu'être *unique*.

L'A. se demandera, dans un autre article, quelle nuance particulière possède le verbe *peitharcheô*, alors que le verbe *upakouô* désigne le plus souvent le fait d'*obéir*, dans la langue du N.T. À l'aide de textes tels que celui d'*Actes* 5,29, l'A. voit dans *peitharcheô* le « consentement ou (la) volonté de s'insérer dans un ordre donné, d'adopter les exigences d'une institution » (page 677). Ainsi, l'A. précisera le sens de *peitharcheô* dans *Tite* 3,1 ; « Les chrétiens, en se soumettant aux autorités, se rangent à leur place subalterne, consentant à un ordre social et politique, observent les normes d'une institution publique. Leur obéissance n'est pas seulement une fidélité aux lois, mais un respect et une sorte de loyauté vis-à-vis d'un pouvoir dont ils sont persuadés de la légitimité à leur égard » (pages 677-678).

L'ouvrage fourmille de telles analyses lexicographiques où se décèle l'*intention théologique* de l'A. Les dictionnaires de la langue du N.T. présentent rarement des analyses orientées de cette façon. Le lecteur pourra diverger d'opinion avec l'A. ; il pourra regarder comme une « interprétation » plus ou moins juste telle nuance que l'A. reconnaît à un vocable du N.T. De manière générale, nous croyons que l'A. perçoit avec finesse et intuition le sens des textes. Il le fait en utilisant

beaucoup les textes du premier siècle d'avant le Christ et du premier siècle qui suit le Christ. Le grec néo-testamentaire apparaît alors dans le milieu naturel où il évoluait. Sur ce point, l'A. possède une érudition hors de pair. Il a l'heureuse habitude de citer souvent *in extenso* la phrase ou le court passage où se présente le mot étudié.

Un tel type d'analyse lexicographique pourrait engendrer des articles lourds et sinueux. Nous dirions que l'A. échappe d'ordinaire à ce danger ; les études sont le plus souvent brèves et claires. Certains articles où l'A. aborde un mot qu'il a étudié avec un soin particulier dans ses ouvrages antérieurs, sont plus longs que les autres. Nous citerons l'exemple de l'article *agapê*, qui compte seize bonnes pages. Il faut noter que les quatre dernières pages de l'article alignent cent douze titres qui ne figurent pas dans les abondants relevés bibliographiques que l'A. lui-même ou H. Riesenfeld, par exemple, avaient déjà consacrés au mot *agapê*.

L'A. facilite à ses lecteurs la recherche en classant les articles selon l'ordre alphabétique des mots, en découpant son exposé en alinéas assez courts, en allégeant enfin le *texte* de l'étude : il confie aux *notes* infrapaginales quantité de textes profanes pris en considération.

Le P. Spicq mérite la reconnaissance des exégètes du N.T., pour avoir recueilli, complété, refondu avec un tel courage les notes lexicographiques qui parsemaient ses ouvrages antérieurs. Son ouvrage sera d'un précieux secours à l'exégète, au théologien bibliste et au dogmaticien soucieux de retourner sans cesse au texte même du N.T.

Paul-Émile LANGEVIN

DOM BEAURIN, *Le Lys de Jessé, L'Immaculée dans la lumière des Psaumes*. Téqui, Paris, 1977, 310 pages, 13½ × 21 cm.

Ce livre sans prétention est le fruit de la méditation ardente d'un moine sur la Parole de Dieu. Comme il s'en exprime lui-même, « il s'agit d'une recherche très humble, appuyée sur les fondements de la Foi, il s'agit de fraternelles suggestions, d'un désir de partager avec toi les points de la lecture sacrée d'un moine, beaucoup plus destiné à chanter, aimer, qu'à connaître spéculativement » (p. 14).

L'Auteur ne fait pas de surenchère de son ouvrage et ceux qui le liront dans le même esprit ne seront pas déçus. Ce faisant, Dom Beaurin répond